

Avant-propos

Gérard Perrier
pour la coordination
de cet ouvrage

On ne parle que de ce que l'on connaît; on ne voit dans le flux des mouvements du réel que ce que l'on a appris à discerner... Ces évidences valent pour nous.

Deux événements nouveaux et inattendus surviennent entre juin et septembre 2010 dans notre région marseillaise. On sent que se prépare, comme pour le TCE en 2005, quelque chose d'envergure. En juin 2010, aux « Docks des Suds », près de la Joliette – haut lieu des luttes des ports à Marseille –, se rassemblent toutes les composantes syndicales et politiques de gauche pour parler de cette réforme des retraites. Un fait rare. En août, à un péage important de l'autoroute A7, il y a plus que les équipes militantes « habituelles » pour distribuer des tracts d'information aux automobilistes des vacances... On se bouscule presque! Rassemblement et combativité sont au rendez-vous avant le mouvement lui-même. Les deux caractéristiques de l'automne 2010 sont déjà là.

Qui sont les coordinateurs de cet ouvrage? Des syndicalistes, actifs ou retraités, à Marseille qui leur est familière pour y travailler et y agir depuis bien des années. Ils se connaissent et travaillent ensemble, parfois depuis les débuts de la vie consciente de la marche du monde. C'est pourquoi ils ont formé cette équipe. Certains d'entre eux militent également dans des partis de la gauche de transformation sociale: Nouveau parti anticapitaliste, Gauche unitaire, Parti de gauche, Fédération pour une alternative sociale et écologique.

C'est Rémy Jean qui nous met sur la piste des syndicalistes de la pétrochimie de l'étang de Berre, à côté de Marseille. Parce qu'avant d'être universitaire à Aix, ce spécialiste d'ergologie a travaillé comme technicien du pétrole. C'est alors un jeune militant de la LCR, au moment du « tournant ouvrier » de la fin des années 1970, œuvrant à la préparation dans l'industrie des moyens du processus révolutionnaire. Et nous sommes en lien depuis. Il en va de même avec les autres membres de l'équipe qui a conçu et fabriqué cet ouvrage. Histoires de liens, de réseaux et de confiance éprouvée dans les luttes. Histoire, donc. Dans la durée. Christian Palen, l'instituteur spécialisé, connu lors d'un congrès syndical quand, avec ses collègues en grève de l'École normale d'Aix-en-Provence, ils entrent en manif avec leurs banderoles au sein du congrès du SNI de 1976 qui se tient sur les lieux même de la grève. C'est lui qui va enquêter dans les écoles des quartiers populaires au Nord de Marseille, à la Poste où se trouvent encore de vieilles connaissances du trotskysme. Et Christine Excoffier, la prof d'histoire-géographie de Grenoble, installée à Marseille depuis des lustres, syndiquée à FO et dont le trait d'union est Pierre Broué, ce grand historien des mouvements révolutionnaires en Europe, que j'ai bien connu et qui en a formé plus d'un à l'IEP de Grenoble, avant de disparaître en 2005. Et le benjamin de l'équipe, Emre Ongun, étranger ô combien proche, lui qui a été thésard en sciences politiques sur les mouvements syndicaux en Europe...

Le tableau des « coulisses » de ce livre serait incomplet s'il ne mentionnait le courageux mouvement des femmes des cantines scolaires de la ville de Marseille, les « tatas », dont on parle plus avant dans le livre. Et du trait d'union avec celui-ci, Pierre Godard et l'équipe des personnels territoriaux du SDU-FSU 13. À combien de pressions, de sollicitations, de sanctions internes ont-ils résisté leur vie durant ? Pour l'idée qu'ils se font de l'éthique syndicale et plus largement de l'être humain. Et quand on connaît le fonctionnement si particulier des services municipaux marseillais, hérité de l'époque de Gaston Defferre, et le rôle que celui-ci attribuait au syndicalisme...

On le comprend aisément : l'attention au mouvement social de l'automne 2010, au point d'en vouloir garder trace écrite,

n'est pas née d'hier pour les enquêteurs-rédacteurs. Car la matière du livre est bien celle d'une enquête: le récit du conflit, les impressions, les réflexions de ceux qui l'ont vécu. Matière brute, paroles enregistrées et transcrites qu'on trouvera ici classées par thèmes ou secteurs d'activité.

Parti pris: il n'est pas de réelle émancipation humaine qui ne soit portée par des collectifs. Ici, ce ne sont pas des « leaders » qu'on rencontre, mais des « équipes syndicales », âmes du mouvement social. Qu'on se le dise: « Ni dieu, ni César, ni tribun », toujours chanté dans les cortèges du mouvement ouvrier. Mouvement, au sens d'organisation mais aussi au sens de mise en marche.

Être là pour dire ce qu'on n'accepte pas: payer une crise dont le peuple n'est en rien responsable ou, pire, le dérisoire exutoire: celui qui consiste à désigner des boucs émissaires. Et sans doute aussi: on peut espérer la justice... Sans trop savoir comment, cet « autre monde », celui d'une utopie encore possible, malgré tous les mensonges, les défaites, les inconnues.

Donc, avec ce modeste travail, contribuer à franchir les barrières entre mouvement social et lutte politique. Sans quoi se répètent les alternances et les alternatives comme songes ou effets de tribune. Pas d'autre voie que celle du lien entre l'expression des besoins sociaux tels qu'ils se crient dans les cortèges et s'inscrivent au fronton des entreprises occupées, et le changement politique à partir de là. Pas sur la base des « think tanks » et autres « experts »!

C'est la méthode de la « maîtrise d'œuvre sociale » telle que l'inventèrent les équipes d'urbanistes marseillais avec Michel Anselme et autres André Jollivet, Jean-Louis Parisi, Michel Péraldi ou Yves Ronchi à la fin des années 1970. Pour que les habitants des cités, prenant collectivement en mains la rénovation de leurs logements, passent « du bruit à la parole », selon le beau titre de l'ensemble de textes publié sur ce sujet par les éditions de l'Aube (2003), en hommage à ce pionnier de la « réhabilitation urbaine » que fut le CERFISE des années 1980.

La volonté enfin qui a porté ce travail: quand la manif et la grève sont finies, on réfléchit, on en parle, on échange, on retisse des liens.

Puisse ce livre servir à des débats syndicaux, intersyndicaux et politiques. Comme ceux qui ont accompagné, on le verra dans le livre, les grèves de cet automne à Marseille.

Des ponts, pas des murs ! Des convergences, pas des ignorances ! Pour en finir avec cette vieille coupure, issue de l'histoire des deux siècles passés, celle de la Charte d'Amiens : d'un côté le social (les grèves, les syndicats) et de l'autre, le politique (les élections, les programmes, les partis). Celle-ci devient de plus en plus problématique à l'évidence. L'écart abyssal entre la puissance des manifs de l'automne, le soutien massif de l'opinion, la brèche politique qui en résulte dans les contre-réformes néolibérales d'une part, et l'abstention et le vote protestataire d'extrême droite aux cantonales du printemps d'autre part, l'illustre. Le rejet du sarkozysme ne profite pas à la gauche. Les déceptions du passé ne sont pas surmontées : qu'il s'agisse du défunt « socialisme » en Europe de l'Est, dont le deuil et la mise en examen public ont été trop vite escamotés, ou encore des reniements miterrandiens et jospinistes... pour ne rien dire des tentatives récentes et vite oubliées du « blairisme » et autres billevesées dites de gauche. La séparation du social et du politique est « le catéchisme du libéralisme », a répété Jean-Marie Pernot (voir le chapitre 9 du présent livre)...

Gageons que notre contribution aide, par ce qu'elle raconte de cette période, à ce vaste chantier : comment réformer la société dans la justice ?

Si la réforme de Sarkozy pour les retraites a été vécue comme une profonde injustice, la question posée à toute la gauche, pour les élections de 2012 et au-delà, est celle de la construction d'un projet qui invente tout ce qui permettra vraiment la rupture avec la logique dominante de l'inégalité. Avec deux verbes qui sont des mises en marche collectives : rassembler et rompre.

Marseille, le 1^{er} septembre 2011.